

Laval théologique et philosophique



La question du sens aujourd'hui

Jean-François de Raymond

Volume 52, Number 2, juin 1996

Actes du colloque international « Sens et Savoir » à l'occasion du cinquantième de la revue (Avec le concours du Fonds Gérard-Dion et du Consulat de France à Québec)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400988ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400988ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Raymond, J.-F. (1996). La question du sens aujourd'hui. *Laval théologique et philosophique*, 52(2), 240–242. <https://doi.org/10.7202/400988ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Il y a longtemps que le Consulat de France à Québec est associé à différents projets poursuivis par nos deux Facultés. Depuis quelques années, cette collaboration s'est même amplifiée, et je voudrais remercier Monsieur Jean-François De Raymond, lui-même philosophe de formation, de son implication exceptionnelle dans notre milieu et qui nous rapproche de nos amis français. Sans la contribution du Consulat de France à Québec, le colloque qui nous rassemble n'aurait peut-être pas eu lieu, ou n'aurait peut-être pas eu l'ampleur qu'il a grâce à lui.

C'est une tradition au sein de la revue que la Faculté de philosophie et la Faculté de théologie en assurent alternativement, selon des termes de 5 ans, la direction. La direction échoit jusqu'en 1997 à la Faculté de philosophie, et je voudrais remercier Monsieur Lionel Ponton pour son dévouement exemplaire comme directeur, qui nous fait honneur.

Mes remerciements vont aussi au Comité organisateur du colloque, Monsieur Ponton lui-même, Monsieur Thomas De Koninck et Monsieur Jean Richard, ainsi qu'à l'Université Laval, qui accueille cette célébration dans ses murs et lui assure le soutien dont elle a besoin.

Il ne me reste plus qu'à remercier chaleureusement tous les participants et conférenciers qui ont manifesté de l'intérêt pour notre projet. C'est vous qui maintenant faites vivre le *Laval théologique et philosophique* et qui contribuez à son avenir.

Au nom du Recteur et en mon nom personnel, je vous souhaite donc la bienvenue au colloque, un bon séjour à Québec, et je vous dis : Bienvenue à l'Université Laval.

LA QUESTION DU SENS AUJOURD'HUI

Jean-François DE RAYMOND
Consulat de France à Québec

S'interroger sur « Sens et Savoir », c'est considérer notre situation dans le monde d'aujourd'hui et s'interroger sur les conditions de formation de la pensée du savoir et du sens. Or ces conditions sont modifiées.

En effet, nous nous trouvons, en cette fin du XX^e siècle, dans une situation inédite : nous avons savamment constitué le savoir : appris à soupçonner, à chercher l'archéologie et le poids des infrastructures, à décoder des signes, à interpréter des textes et des comportements — en même temps nous sommes revenus de la croyance au progrès automatique, en l'horizon prometteur d'un nouvel âge d'or, nous avons appris la distance entre science et croyance, entre politique et savoir.

Or c'est la première fois que l'ubiquité et la simultanée produites par les techniques de communication, abolissant le délai temporel et la distance spatiale, nous procurent un regard synoptique, sur le modèle du regard divin. Nous n'ignorons dorénavant rien du monde et nous sommes contemporains de tout ce qui advient : événement ou phénomène. Rien ne nous est plus étranger.

En même temps que le savoir s'universalise, il se parcellise ; en même temps que s'étend l'homogénéisation des références, de la pensée et des comportements, qui lamine la diversité des êtres, voués à l'extériorisation, l'affirmation des singularités, ethniques ou culturelles, démultiplie à l'infini des monades sans portes ni fenêtres.

Dès lors, cette situation entraîne deux conséquences : elle provoque à agir dans l'immédiat sans révision ni prévision — et d'autre part à poser de façon cruciale la question du sens de l'action droite et efficace, mais simultanément elle paralyse l'action et suspend le jugement. Si tout est possible — et les communications électroniques ouvrent le champ du possible, avec celui de l'imaginaire : l'univers de la virtualité — alors quelle voie choisir ? La question radicale du choix de vie, résumée par Descartes : « *Quod vitae sectabor iter ?* » revêt ici une actualité renouvelée.

Ainsi aujourd'hui se pose, entière, relancée par l'urgence, l'interrogation sur le sens : nous avons à répondre aux questions sur la vie, sur la mort, sur le droit des ensembles humains à affirmer leur être, à décider s'il faut intervenir dans l'intégrité personnelle ou nationale, à expérimenter sur l'humain, à légiférer ou remplir les « vides juridiques ». Or paradoxalement, dans la situation de simultanée et d'immédiateté où nous nous trouvons, où le savoir est d'accès immédiat, nous sommes devenus des voyageurs sans bagages : quand il faut juger et choisir, impromptu, qu'on ne peut plus raturer ni surseoir, alors ou bien les techniques et les préparations ont été assimilées et oubliées, ou bien elles demeurent dorénavant inutiles, *impedimenta*. Nous sommes maintenant exposés, sans autre richesse que celle, essentielle, de notre être.

Certes, nous pouvons nous retourner vers la science et les experts, vers ceux qui détiennent savoir et savoir faire. Mais ce recours nous renvoie à la question et, sur ce point, la science ne peut rien pour nous : d'une part, c'est la science vertigineuse des espaces infinis et de la microphysique ou du cerveau, qui provoque elle-même la question du sens et nous conduit à poser, par exemple, celle de la définition de la vie en ses limites extrêmes, ou bien celle de la place de l'homme dans la nature environnante dont il ne sait que partiellement se rendre maître et possesseur — ou encore celle des relations internationales dont le cinquantenaire des Nations Unies nous reconduit aux Projets de Paix perpétuelle élaborés au dernier tiers du XVIII^e siècle — nous rappelant le chemin parcouru pour établir le droit international et les éléments d'un *jus cogens* reconnu et efficace. La science nous met à la question : certes, elle nous apprend la modestie et elle mobilise notre faculté de juger, mais sans apporter de réponse à la question du sens. La science demeure autre que toute axiologie, et ne désigne aucune téléologie. Les experts compétents pour livrer leurs augures sur les scénarios du monde ne donnent que des réponses hypothétiques — et, en tout cas, ne sont ni en mesure ni en droit de dire s'il faut décider ou ne pas décider : c'est l'affaire

de chacun : *nostra res agitur*. Le dynamisme de la science témoigne seulement de ce désir infini que nous avons pour aller plus loin, selon l'expression de Malebranche.

Nous sommes alors reconduits à nous-mêmes, et nous observons d'abord que cette existence est la seule occasion qui nous est offerte de chercher à savoir ce qui la limite, d'en dévoiler le sens, et de co-créeer ou de transformer le monde. L'on sent passer ici le souffle du sacré, à travers ce regard sur l'être humain qui ne vit qu'une fois, irrépétable, et sur l'espèce humaine en ce qu'elle aura été, et en ce qu'elle aura été capable de créer et de faire d'elle-même : c'est sans doute le sens ultime de ce que l'on appelle « les droits de l'homme ».

La voie du sens et du savoir ne préexiste pas, et comme la mer devant l'étrave, elle s'ouvre par notre action, même si nous ne retenons que l'enregistrement du sillage inscrit dorénavant dans l'histoire.

Il nous appartient donc d'inventer, au sens propre — ce qui n'exclut pas de les recevoir — les réponses à la question du sens. Alors le sens, reçu ou construit, ne serait-il pas ce que le processus de notre existence, cette improvisation de quelques décennies, découvre et élabore par son propre cheminement ? À la question du chemin, du choix de vie, la réponse ἔγειρε καὶ περιπάτει, ou encore celle d'Épictète : « commençons toujours », ou encore : « nous devons seulement agir comme si la chose qui peut-être ne sera pas devrait être », selon l'expression de Kant — cette réponse dépend de nous.

Ceci désigne notre responsabilité de faire valoir, pour parler comme Champlain, les dons et les talents, d'autant plus aujourd'hui où le possible est indéfini, et souligne la responsabilité du politique qui organise la Cité présente en rendant possible l'avènement de la Cité à venir. Enfin, il nous appartient que ces réponses confirment le sens de notre civilisation.